

Résonances littéraires franco-hongroises, 1920–1980

Elisabeth Cottier-Fábián* 

Université de Paris, Paris, France

ORIGINAL RESEARCH PAPER

Received: January 6, 2021 • Accepted: February 7, 2021

Published online: May 13, 2021

© 2021 Akadémiai Kiadó, Budapest



RÉSUMÉ

L'ouvrage d'Anna TÜSKÉS s'appuie sur des recherches menées depuis déjà plus de dix ans (2008–2019) qui s'intéressent, de façon tout à fait originale, à certains aspects personnels, « privés », des relations littéraires entre la France et la Hongrie tout au long du siècle dernier. Ayant su mettre à profit des ressources non encore publiées du Musée littéraire Petőfi (Petőfi Irodalmi Múzeum), l'auteur réunit ici, en un dense ouvrage (383 pages), sept études distinctes au sujet d'écrivains ou traducteurs (ou encore spécialistes en arts plastiques) qui ont contribué à construire et renforcer les liens littéraires entre les deux pays, en dépit des vicissitudes historiques et politiques ayant, pendant presque un siècle, souvent menacé de les affaiblir. Les portraits individuels sont rassemblés autour d'une idée centrale, bien mise en valeur par l'auteur : le désir constant de dialogue éprouvé par des femmes et des hommes de Hongrie et de France, s'exprimant au travers d'écrits littéraires ou de correspondances, de poèmes lyriques ou cocasses, de photographies partagées... Ce livre à la très riche documentation donne à voir un tableau qui met en jeu non des « théories » littéraires, mais des sujets agissants et passionnés.

MOTS-CLÉS

relations France-Hongrie, XXe siècle, littérature hongroise, XXe siècle, traductions français/hongrois, poésie hongroise, László Gara

* Corresponding author. E-mail: Elisabeth.CottierFab@gmail.com

Le titre de l'ouvrage a pour origine un malicieux poème rédigé en 1965 par l'écrivain Gyula Illyés, publié dans un hommage collectif au grand passeur de la littérature hongroise que fut, en France, le Hongrois László Gara (1904–1966) : cet hommage était rendu, à l'époque, par un petit groupe d'écrivains hongrois installés en France, certains depuis les années 1920.

*te áldott Antológ, kitől én-nemzetem külhoni hire-sorsa lóg!*¹

Anna Tüskés, en sa qualité de chercheuse à l'Institut d'études littéraires du Centre de recherche en sciences humaines (Bölcsészettudományi Kutatóközpont Irodalomtudományi Intézet), a su, grâce au prestigieux Petőfi Irodalmi Múzeum de Budapest – l'une des plus riches institutions d'Europe en termes d'archives littéraires – tirer parti d'un grand nombre de sources qui jusqu'à présent n'avaient pas vu le jour, et qui, non exploitées pendant parfois plus de 60 ans, témoignent de l'extraordinaire fécondité de la vie culturelle hongroise, alors même que se succédaient en Hongrie nombre de bouleversements politiques venus accabler l'ensemble de la société.

Dans son introduction, l'auteur établit un inventaire très détaillé des œuvres littéraires françaises traduites en hongrois ; et, en parallèle, la faible part – jusqu'aux années 1960 – des œuvres hongroises traduites en français. Un fil conducteur de l'ouvrage reste pourtant l'écho non négligeable, dans la littérature publiée en France et en langue française, de divers pans d'une littérature hongroise qui, surtout à partir de la fin des années 1980, a enfin commencé à se faire connaître. La période prise pour toile de fond débute dans les années 1890 avec l'accueil fait, à Paris, à divers romans et pièces de théâtre de Jenő Heltai,² né en 1871 ; et prend fin autour des années 1980. Les auteurs et artistes représentés ne sont pas les « grands » déjà connus des lecteurs français cultivés : Dezső Kosztolányi, Attila József, Sándor Márai, ou encore Gyula Krúdy. Il s'agit plutôt, dans cet ouvrage, de figures, de figures, soit restées dans l'ombre, soit dont les interactions avec la France ont donné lieu en leur temps à des créations restées ignorées jusqu'à ce jour. L'auteur a choisi, à travers sept chapitres pouvant se lire comme autant d'études individuelles, de se concentrer sur six artistes et intellectuels hongrois ou français ayant contribué à tisser des rapports privilégiés entre les deux pays : Jenő Heltai (1871–1957), François Gachot (1901–1986), Gusztáv Rab (1901–1963), László Gara (1901–1966), Gyula Illyés (1902–1983) et Ágnes Nemes Nagy (1904–1986). Certains des auteurs évoqués n'ont fait que de brefs séjours en France (c'est le cas d'Ágnes Nemes Nagy) ; d'autres, au contraire, ont choisi de s'y installer pour plusieurs décennies, parfois même y ont terminé leurs jours (ainsi, László Gara).

Si l'on suit la chronologie, Jenő Heltai fut le premier de ces Hongrois venus vivre à Paris ; son séjour toutefois ne dura qu'un an – en 1920 – et ses passages ultérieurs en France allaient être encore plus courts : il s'agit surtout de visites d'affaires, de rencontres ponctuelles, à l'occasion d'une conférence, d'un projet d'adaptation d'œuvre française vers le hongrois. . . L'activité de Heltai dans les échanges littéraires entre la France et la Hongrie consiste essentiellement en un rôle de traducteur, ou plutôt d'adaptateur, d'œuvres françaises vers le hongrois, particulièrement en matière de dramaturgie : il a transposé en hongrois plus de cent cinquante pièces d'auteurs étrangers – la plupart de langue française. D'autre part, grâce à sa connaissance du monde du

¹Une traduction pourrait être : « Antologue béni, aux basques duquel pendent de par le monde, sort et renom de nation ! »

²Jenő Heltai (1871–1957), dramaturge, auteur de nouvelles, poète, romancier, traducteur, auteur de livret d'opérette. . . En Hongrie, le public connaît la grande diversité de ses productions, ainsi que son travail pour divers théâtres de Budapest – pour l'essentiel, entre 1918 et 1934.



théâtre et du spectacle en Hongrie, il a contribué à faire mettre en scène ces œuvres après leur adaptation. Ses fonctions officielles de président du PEN Club de Hongrie, de l'Association des Auteurs de Théâtre Hongrois, et aussi son rôle dans le monde de l'édition, contribuaient à le placer au premier rang en tant qu'interlocuteur, aux yeux des écrivains et producteurs français. En tant qu'auteur, en revanche, Heltai a peu écrit qui fût destiné à être traduit en français : seulement deux romans et une pièce de théâtre. Quoi qu'il en soit, bien qu'il eût vécu dans plusieurs villes d'Europe (outre Paris : Londres, Vienne et Berlin) et d'ailleurs (Istanbul), Heltai s'est toujours dit influencé au premier chef par la culture et « l'esprit » parisiens.

Gyula Illyés (1902–1983), lui aussi, a séjourné à Paris dans les années 1920, il a suivi des cours à la Sorbonne entre 1922 et 1926 ; cette expérience, du reste, lui a servi de matériaux pour un roman consacré à ce premier dépaysement hors de sa Hongrie natale³ ; dans ce recueil, toutefois, il n'apparaît guère en tant qu'auteur, mais bien plutôt comme l'envoyé, en France, du gouvernement pro-soviétique d'après-guerre, le but étant la reprise des relations bilatérales entre les deux pays, dans le domaine culturel : en témoigne le grand nombre des lettres recensées par Anna Tüskés, couvrant la période bien définie de ladite activité (novembre 1946 - décembre 1948). Illyés avait ainsi pour tâche de faire publier en français une liste d'œuvres d'écrivains hongrois (parmi lesquels Zsigmond Móricz, Lajos Kassák, György Lukács. . .) ; on attendait de lui, par ailleurs, qu'il fit venir à Budapest des auteurs français.⁴

Agnes Nemes Nagy appartient à une génération postérieure à Illyés de presque vingt ans (elle naquit en 1922) ; contrairement à lui, elle ne vécut jamais en France, où elle ne se rendit que lors d'occasions professionnelles, en tant que poétesse et traductrice. De ce point de vue, on peut la rapprocher de Heltai. Très tôt – dès ses études secondaires – Nemes Nagy avait appris le français, acquérant une excellente connaissance de la langue et de la culture françaises. Ambitionnant de faire carrière en tant que poète, et ayant participé, dans l'immédiat après-guerre (1946–1947), à la création de la revue *Újhold* (Nouvelle Lune), elle put, en 1948, faire un premier voyage à Paris comme représentante d'une nouvelle génération de « jeunes écrivains hongrois ». Lors de la période qui suivit (1948–1960), le régime officiel ayant mis un frein à ses propres publications, elle s'attacha surtout à traduire en hongrois des classiques français (Racine, Corneille, Molière, Hugo. . .) ; ces travaux, quant à eux, reçurent l'autorisation d'être publiés. À partir des années 1960, tandis qu'elle était enfin devenue en Hongrie une poétesse acceptée et renommée, elle put, à nouveau, et à diverses reprises, se rendre en France : parurent alors, en français, plusieurs de ses poèmes, dans la célèbre *Anthologie de la poésie hongroise* (1962)⁵ dirigée par László Gara. Grâce à Gara, elle entra en relation avec des traducteurs et des poètes français (parmi lesquels Paul Chaulot et André Frénaud). Par la suite, ses relations avec la France allaient pour l'essentiel prendre la forme d'une correspondance régulière avec ces poètes et traducteurs, dont elle partageait les affinités et qu'il lui arriva également de traduire (ainsi, Paul Chaulot).

François Gachot (1901–1986) occupe une place à part : il n'est pas, comme toutes les autres personnalités du livre, un auteur hongrois ayant eu des relations avec la France, mais un auteur

³Il s'agit de *Hunok Párizsban* (1949, Budapest, éd. Corvina), « roman d'apprentissage » écrit par Illyés plus de vingt ans après son séjour parisien. À ce jour, nulle traduction française n'a encore été publiée.

⁴De cette liste d'œuvres, rien, à l'époque, ne fut traduit : quelques romans virent le jour, mais nettement plus tard, et non en France, mais aux éditions Corvina de Budapest. Quant aux écrivains proposés pour se rendre en Hongrie – seul Paul Éluard put faire le voyage, en 1948, et seulement pour un bref séjour.

⁵László Gara (dir.), *Anthologie de la poésie hongroise du XIII^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1962



français ayant eu des relations avec la Hongrie. En 1924, nommé attaché culturel français à Budapest, il enseigna deux ans au célèbre Collège Eötvös (l'équivalent hongrois de l'École Normale Supérieure à Paris). Il vécut dès lors en Hongrie plus d'un quart de siècle, prenant pour épouse une jeune femme hongroise et apprenant la langue du pays. Son activité à Budapest fut multiple : à côté de son enseignement du français au sein de plusieurs établissements, il traduisit diverses œuvres hongroises (dont deux romans de Gyula Krúdy), et, dans la revue *Nyugat* (*Occident*), il tenta de faire connaître au public hongrois les nouvelles tendances au sein de la littérature française. Le rôle de Gachot fut aussi important dans le domaine des arts plastiques : enseignant le français à l'Université des Arts Décoratifs, il y noua des amitiés, encourageant la carrière de créateurs hongrois (Ilona Tallós, Béni et Noémi Ferenczy. . .).⁶ À la fin des années 1920 et au cours des années 1930, il publia de fréquents comptes-rendus d'expositions d'artistes hongrois à Budapest dans les deux revues francophones rédigées à Budapest, *La Gazette de Hongrie* et *La Nouvelle Revue de Hongrie*.

Le parcours de Gusztáv Rab (1901–1963), lui aussi, est bien spécifique : comme Nemes Nagy, dès son plus jeune âge, son ambition était de devenir écrivain ; ayant entamé en 1920 des études de droit à Budapest, il réussit à faire publier à la revue *Nyugat*, sous forme de feuilleton, les chapitres de son premier roman (*Mocsárláz*, 1922). Passé au journalisme en 1923, il commença à se faire connaître dans les quotidiens *Világ* (Monde), puis *Est* (Soir), *Pest*. . . ; et dans l'hebdomadaire *Új Idők* (Temps Nouveaux). À ce titre, il put effectuer divers voyages en Europe, en particulier en France (1923–1936). Son mariage, en 1936, le conduisit à interrompre ses déplacements à l'étranger : commença alors pour lui une fructueuse carrière de romancier. En l'espace de douze ans, il publia – avec succès – huit romans, tout en rédigeant des articles littéraires pour divers journaux. Hélas, le contexte politique vint le happer : d'abord arrêté par les fascistes hongrois en 1944, il fut, en 1945, emprisonné plusieurs mois par les communistes et enfin radié de l'Association des Écrivains Hongrois ; on lui interdit également toute activité journalistique. La vie de Rab s'engagea dans une nouvelle direction : il subsista comme technicien géomètre-cartographe. Mais cela ne l'empêcha pas d'écrire. En revanche, ses deux romans (*Szent Optika* et *Utazás az ismeretlenbe*) furent l'un comme l'autre refusés à la publication. C'est un hasard qui, en 1959, décida de la suite des événements : acceptant l'invitation d'un ami français qui lui offrait l'hospitalité, il quitta Budapest et, de fait, n'allait plus jamais retourner en Hongrie. Sa femme, souffrant d'un cancer du poumon, fut hospitalisée dans la ville de Dreux où elle décéda quelques mois après leur arrivée. Par contre, sur le plan littéraire, Rab vit alors tourner sa chance : en 1958, les éditions Flammarion acceptèrent de publier en français le dernier de ses romans (*Utazás az ismeretlenbe*), pour la traduction (adaptation) duquel Andor Adorján et László Gara se chargèrent de trouver la bonne personne⁷.

Le succès inattendu du roman *Utazás az ismeretlenbe* tient en fait à la dure critique que Rab y fait du régime communiste, avec ses déportations et ses camps de travail : en effet, l'insurrection hongroise de 1956 venait de sensibiliser les pays occidentaux aux dictatures communistes, alors même qu'à l'époque (1959–1960), peu d'informations avaient encore filtré en

⁶Il connut aussi, à Budapest, une idylle (dans les années 1940) avec la graphiste Ilona Tallós (1918–1991) dont il allait rester proche tout au long de sa vie, comme l'attestent quantité de lettres et de poèmes retrouvés par Anna Tüskés au Musée littéraire Petöfi (nombre d'entre eux sont reproduits dans le recueil).

⁷Gustave Rab, *Voyage dans le bleu*, Paris, éd. Flammarion, 1959 (trad. Jacqueline Dupont)



Occident sur l'éprouvante vie quotidienne derrière le rideau de fer : privations diverses, arrestations nocturnes. . . Le régime avait divers moyens de punir ses « ennemis » (dissidents politiques, aristocratie, bourgeoisie – ou tout simplement, propriétaires de commerces et de terres), et la punition pouvait aller de la prison aux camps de travail forcé, sans parler de la confiscation des biens, assortie d'une déportation dans des fermes et hameaux isolés. Le roman de Rab, enraciné dans son expérience personnelle, fut donc, à l'Ouest, l'occasion d'une véritable révélation.

Mais s'il est une figure qui sous-tend et traverse l'ensemble de l'abondante recherche ici présentée, c'est bien celle de László Gara (1901–1966).

Gara, en effet, fut le principal pilier de la production et des échanges littéraires et culturels entre Hongrois et Français, de la fin des années 1920 jusqu'à sa mort – et même après sa disparition, car en ce domaine son legs reste immense. Grâce au « fonds Gara », d'un volume considérable, parvenu en plusieurs étapes au Petőfi Irodalmi Múzeum à partir des années 1990 – plus de 30 ans après le décès de Gara – on peut commencer à mesurer l'immense investissement de l'homme au profit des deux cultures qu'il s'est, toute sa vie, efforcé de rapprocher : d'une part sa patrie d'origine (la Hongrie), d'autre part la France, où il s'est installé dès 1924 – et qu'il n'a jamais voulu quitter. Ce fonds comprend plus d'un millier de lettres, écrites entre 1924 et 1966,⁸ ainsi que nombre d'autres manuscrits, pour la plupart inédits (poèmes écrits par Gara, projets de traduction hongrois-français, ébauches de roman. . .). Toutes ces ressources montrent la complexité et la diversité de l'incessant travail de Gara, témoignant des nombreux rapports qu'il a entretenus avec les écrivains hongrois de son époque (ou de la génération immédiatement précédente), et les écrivains et traducteurs français avec lesquels, au fil des années, il est entré en contact, essentiellement à Paris.

László Gara qui, très tôt, voulait être poète,⁹ débuta dans un journal budapestois comme journaliste sportif ; à ce titre, il fut envoyé à Paris en 1924 en tant que reporter pour les Jeux Olympiques. Une fois à Paris, s'étant lié d'amitié avec de jeunes écrivains hongrois (parmi lesquels Gyula Illyés et Tibor Déry), il saisit l'occasion pour s'inscrire comme eux à la Sorbonne afin d'étudier la littérature et la philologie françaises. C'est à la Sorbonne également qu'il rencontra la jeune Nathalie, elle aussi passionnée de littérature française, qui allait devenir sa femme. Pendant presque quinze ans (1924–1939), Gara poursuivit deux activités : d'une part comme journaliste et correspondant parisien de journaux hongrois, d'autre part comme traducteur d'auteurs hongrois en prose comme en poésie. En ce dernier domaine, il s'attela à la tâche avec plusieurs auteurs hongrois de sa génération (on retrouve, là encore, Gyula Illyés) : c'est à cette période également qu'il mit en place une collaboration avec des traducteurs et écrivains français dont le résultat allait être la parution, en 1927, de deux anthologies en langue française de la prose et de la poésie hongroises. Dès lors, Gara se consacra corps et âme à faire connaître en France la littérature de son pays.¹⁰ Ses activités de traduction et de diffusion de la

⁸Ces lettres ont fait l'objet d'un catalogage minutieux réalisé par Anna Tüskés. Accessible en ligne : <<https://frhu20.iti.btk.mta.hu>> [Consulté le 6 avril 2021].

⁹Certains de ses poèmes ont été publiés : d'abord un recueil en 1923, puis quelques nouvelles et poèmes dans divers journaux de Budapest.

¹⁰En 1930 et 1931, Gara traduisit, en collaboration avec Marcel Largeaud, plusieurs romans hongrois « classiques » de sa génération : *Az Isten háta mögött* (1911), de Zsigmond Móricz, devenu *Derrière le dos de Dieu* (éd. Rieder) ; ou encore, *A zendülök* (1930), de Sándor Márai, devenu *Les révoltés* (éd. Gallimard).



culture hongroise ne furent interrompues que par la Seconde Guerre mondiale : réfugié en zone libre dans un village isolé de l'Ardèche, éloigné de ses habituels contacts parisiens, il écrivit alors, en français, en collaboration avec sa femme, le seul roman qu'on lui connaisse à ce jour : une satire (aux éléments fortement autobiographiques) de la vie de réfugiés cosmopolites appelés à cohabiter avec des paysans au fin fond de la campagne française.¹¹ La période qui suivit la guerre vit Gara poursuivre avec dévouement ses activités de « diffuseur » de la littérature hongroise : de 1946 à sa mort – en 1966 – il n'a cessé de chercher pour les écrivains hongrois des traducteurs-adaptateurs lui semblant présenter le plus grand talent, comme il avait commencé à le faire avant-guerre.¹²

Mais son œuvre la plus ambitieuse, et celle qui le fit connaître d'un plus grand public en France, est sans conteste son projet abouti, *Anthologie de la poésie hongroise du XIIe siècle à nos jours*, paru en 1962 aux éditions du Seuil : cet ouvrage monumental (502 pages) recense 402 poèmes écrits par 132 poètes hongrois, avec, pour chaque auteur, une courte présentation. Du côté hongrois, ces poèmes ont été traduits surtout par Gyula Sípos et Endre Karátson ; et du côté français, par un collectif de traducteurs et d'adaptateurs (48 au total), parmi lesquels des poètes français reconnus (Jean Rousset, Guillevic, Georges-Emmanuel Clancier, André Frénaud. . .). C'est Gara qui s'est chargé de trouver et d'assigner chaque poème hongrois au poète français lui semblant le plus proche en termes d'affinités de vision et de style. Parallèlement à cette anthologie, Gara continua à œuvrer pour la traduction de romans hongrois qui, selon lui, montraient les meilleures qualités d'œuvres de prose du XXe siècle : il se lança dans la traduction et l'adaptation de deux romans devenus des classiques – l'un de Zsigmond Móricz, *Légy jó mind halálig* (1920), l'autre étant le brillant *Iskola a határon* (1959) de Géza Ottlik. Mais le décès de Gara, en 1966, l'empêcha de mener à son terme l'entreprise commencée, qui allait être terminée ultérieurement par d'autres adaptateurs.¹³

L'ouvrage d'Anna Tüskés, à la documentation remarquable, couvre foule de domaines de ce que l'on nomme « culture » (de la poésie aux arts plastiques, en passant par le roman et la nouvelle). La richesse des sources (photos personnelles, images d'archives, extraits de lettres. . .) prouve une fois de plus que ce ne sont pas les textes qui engendrent d'autres textes, mais bel et bien des êtres de chair et de passions qui communiquent, se rencontrent, s'écrivent, entrent en désaccord. . . Il s'agit de relations humaines qui ont pu exister, pendant plus d'un siècle, entre intellectuels, romanciers, poètes/poétesses, « artistes » en un sens très large : tous et toutes, hommes et femmes hongrois et français. Cette interaction franco-hongroise ne s'est jamais faite de façon abstraite, mais a toujours été incarnée en des êtres vivants, dont l'art est aussi la vie – qu'il serait un contresens de nommer « privée ».

¹¹Ce roman, *Saint-Boniface et ses Juifs*, a connu trois éditions en français (1946, 1999, puis 2016), deux en anglais (2006 ; 2013), et une en danois (1999) ; enfin, tout récemment et pour la première fois, une version hongroise, écrite par Gara lui-même (seul, cette fois) a été publiée à Budapest : Gara László, *Saint-Boniface és lakói* (2018), sous la dir. de Anna Tüskés, éditions MTA (Académie des Sciences de Hongrie), BTK.

¹²Cette incessante activité dut connaître une seconde interruption, entre 1952 et 1955 : pendant trois années, Gara, convoqué en Hongrie pour des raisons administratives fut retenu contre son gré à Budapest.

¹³Le roman de Móricz parut en français à Budapest en 1969, sous le titre *Sois bon jusqu'à la mort* (trad. de László Gara et Jean Rousset) ; quant à celui d'Ottlik, il put paraître à Paris, aux éditions du Seuil (*Une école à la frontière*, 1964 ; trad. Ladislav Gara, Georges Kassai et Georges Spitzer).

